

# LA TERRE ET LA VIE

6<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 4.

Juillet-Août 1936.

## UNE EXCURSION AU PARC NATIONAL ESPAGNOL DU VAL D'ORDESA<sup>1</sup>

par

le D<sup>r</sup> A. ROCHON-DUVIGNEAUD

Du pied des falaises de Gavarnie aux flancs du Val d'Ordesa, en Espagne, la montagne est épaisse, au plus, d'une lieue. Un tunnel de cette longueur creusé dans la masse calcaire conduirait en une petite heure du cirque glacé au cirque ensoleillé de Cotatuero. Heureusement ce n'est là qu'un rêve. On va toujours en Espagne par les sentiers et les étapes des Pèlerins du moyen âge, se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle. On quitte Gavarnie au seuil de sa vieille église, et, après un dernier coup d'œil aux étages de neige du cirque grandiose mais lugubre, on tourne à droite entre les montagnes nues. Durant près de 9 kilomètres on monte à flanc de ravin ou dans le val désert, au murmure du torrent parmi les troupeaux qui mènent là leur libre existence d'été. Trois heures d'ascension paisible vous conduisent au port d'Espagne à 2.255 mètres d'altitude.

L'horizon change, mais du haut du col, on ne voit que des cimes de montagnes, de hautes vagues nues, verdâtres ou grisâtres, çà et là un pic fauve et rongé se détachant en clair sur un ciel d'un bleu profond. Les forêts et prairies enfouies dans les vallées échappent encore au regard.

Première créature humaine aperçue depuis Gavarnie, un chasseur traverse, en courant presque, les éboulis du Gabiétou, à 500 mètres sur ma gauche. C'est lui sans aucun doute dont je viens d'entendre le coup de fusil dans la montagne. Il disparaît entre les roches, reparait et atteint bientôt le sentier abrupt qui descend vers Boucharo et au bord duquel l'attend un camarade assis parmi les pierres. Ils me laissent arriver. Celui qui a tiré parle français. C'est un basané, chaussé de sandales dont la semelle est faite d'un fragment d'enveloppe pneumatique, semelles presque inusables, qui ne glissent pas, et impriment sur le sol des chemins les plus écartés les dessins de tous les pneumatiques usités en Espagne. L'homme est poli, presque déférent, il ralentit sa marche pour ne pas me laisser en arrière. Il a blessé un isard (un « sarrios ») et il le cherche de sa longue-vue immobilisée contre sa canne tenue verticalement. Je lui prête ma lorgnette « Muy clara », me dit-il. Mais elle ne grossit que huit fois tandis que sa longue-vue monoculaire, à petit champ, et moins lumineuse, grossit dix-huit fois.

Et nous continuons à descendre parmi les éboulis calcaires, sous les montagnes noires ou grises, mais également dénudées, du Gabiétou et de la Forca, qui nous dominent à gauche.

1. Conférence faite à la Société nationale d'Acclimatation, le 7 décembre 1935.

Et nous commençons à revoir le fond des ravins, la végétation arborescente s'annonce par des buis en grosses boules, comme si on les avait taillés avec soin. Des vaches de toutes couleurs, rouges, bigarrées, café au lait ou bien d'un singulier gris-brun qui rappelle le pelage de l'ours, se dirigent vers la prairie au bord d'un torrent.

Puis le sentier s'enfonce dans un chaos de roches calcaires qui tombent en cascade jusqu'au fond de la vallée. Une puissante végétation de buis, d'ifs, parfois énormes et de vieux sapins tortus jaillit de tous les interstices et masque d'une magnifique toison végétale la rudesse du sol. Et au fond de la gorge, sous les pentes chargées de sapins et de pins sylvestres, voici le torrent, voici des bouts de prés verts, encadrés de buis, et les toits jaunes des quatre bâtiments de Boucharo..., et enfin, le sol plat, repos des jarrets fatigués.

Nous sommes redescendus presque exactement au niveau de Gavarnie. Un vieux pont en dos d'âne, d'une seule arche élégante, franchit le rio Ara, ici assez large et tranquille, dans l'épanouissement de la gorge sauvage en un fond aplani, ancien lac sans doute, où ont trouvé place la prairie et les bâtiments.

Boucharo est un ancien hospice des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, et date du XIV<sup>e</sup> siècle. La maison actuellement occupée par les douaniers, une vieille chapelle, l'hospice proprement dit, aujourd'hui *Refugio-Restaurant*, et un petit bâtiment annexe, voilà Boucharo, encore sans routes, et tel à peu près qu'il devait être au moyen âge. Aucun des habitants actuels n'a la moindre idée de ces origines.

J'y déjeune d'une omelette, que la Señorita cuisinière roule aussi bien qu'un chef de grand restaurant, et de

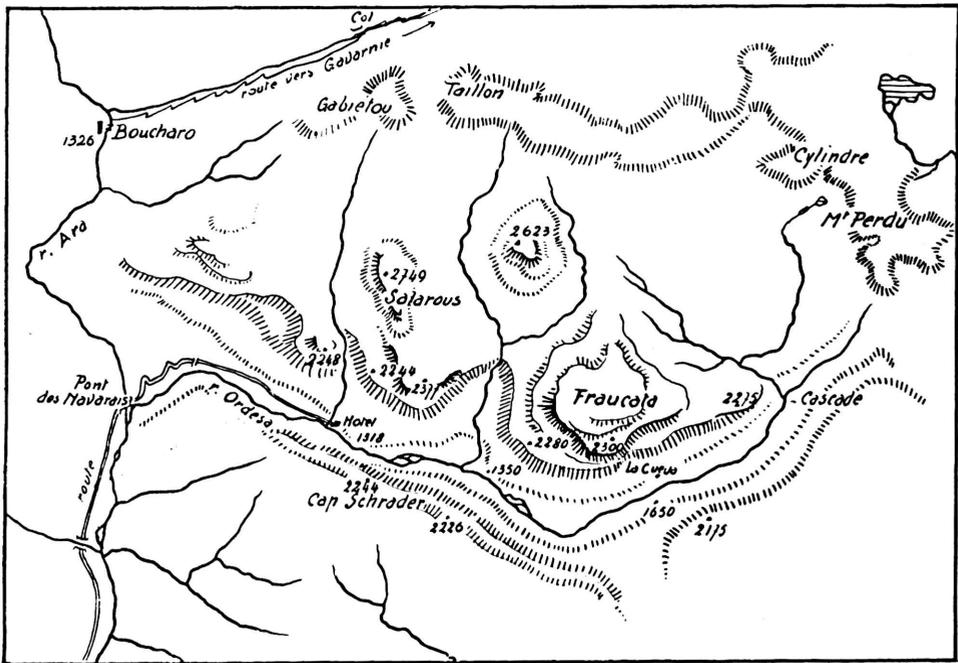


FIG. 1. — Le parc national d'Ordesa s'étend entre le pont des Navarrais, en aval, et les Cascades, en amont.



FIG. 2. — Vue de Boucharo (ou Bujaruelo).

quelques truites. « Dans le Gave, il y en a, mais pas trop », me dit un Espagnol. Le vin rouge qu'on me sert titre 18° d'alcool. « Un litre par jour suffit, me dit le même ; il vaut deux litres de vin de France, qui est « petit ». Le nôtre est plus « grand », parce que nous sommes plus près du soleil ! »

On fait la cuisine sur un fourneau en fonte. Mais le foyer antique est toujours là, d'énormes bûches brûlent sur les dalles du sol et la fumée s'échappe par un trou dans le toit. Autour du feu un large banc demi-circulaire, adossé au mur, offre à tous la chaleur égale. C'est là que, pendant les soirées d'hiver, les hommes se chauffent, causant peu, croquant des amandes grillées et de temps à autre faisant gicler de la gourde de cuir, entre leurs lèvres à peine entr'ouvertes et sans jamais en perdre une goutte, un filet rosé de ce vin d'Espagne qui tient l'estomac chaud. Que faire de mieux l'hiver par le vent et la neige ?

Un berger espagnol, encore un basané aux yeux gris, presque aussi large que haut, entre dans la salle portant une énorme cloche de cuivre, haute de 40 à 50 centimètres, cylindrique sauf des cannelures longitudinales et qui pend à un large collier de cuir orné de clous de cuivre dessinant des arabesques ; l'ensemble forme une pièce magnifique, une pièce de musée. C'est la cloche du bouc, dont le bruit sourd va scander les pas de la robuste bête, guide des troupeaux de moutons dans les passages difficiles des montagnes. Sommes-nous ici au XX<sup>e</sup> ou bien au XIV<sup>e</sup> siècle ? — Au XX<sup>e</sup> me disent les vestons modernes. — Au XIV<sup>e</sup>, répond la cloche du bouc !

Allez vite voir Boucharo tel qu'il est encore, isolé par ses mauvais chemins. Car celui que je vais prendre pour gagner Ordesa risque fort d'être remplacé d'ici peu par une route !

Déjà il a été régularisé à la mine ; on

a fait sauter les roches de l'Escala Santa, passage escarpé, où l'on gagnait des indulgences à la force du jarret, en allant à la chapelle isolée de Santa Elena. Tel qu'il est encore, ce chemin est dur, encombré de roches, coupé de torrents. La gorge est sauvage, profonde, solitaire, taillée dans des calcaires bouleversés dont les vagues pointent çà et là dans le ciel à plus de 1.000 mètres au-dessus des eaux. Elle est boisée de pins sylvestres, de sapins, de hêtres à petites feuilles, de frênes, d'ifs et de buis. Parfois un bouleau ou un tilleul. Sauf l'isard des sommets, il n'y a, paraît-il, aucun gibier dans ces forêts. Quelquefois l'aigle errant vient cueillir une poule sur la prairie de Boucharo.

Le Rio Ara, que l'on accompagne dans sa descente, est un magnifique torrent aux eaux abondantes et claires bondissant ou s'apaisant sur les barres rocheuses ou les trous profonds du sol calcaire. Vers le bas de la gorge le chemin est obstrué d'énormes troncs de sapins équarris et percés d'un trou à leur grosse extrémité. On attend les gelées qui permettront aux mulets de les faire glisser sur la glace par une chaîne passée dans le trou. Encore le moyen âge !

Mais il finit ici ! A peine dépassés les troncs de sapins, la gorge du Rio Ara s'ouvre dans celle du Rio Ordesa. Au bout du chemin sauvage, on aperçoit quelque chose d'hétéroclite, un magnifique pont de pierre tout neuf, le nouveau pont des Navarrais, qui, de sa masse, écrase l'ancien pont modeste et rustique, et la route, la trop belle route qui monte dans le Parc National ! Soulagement pour les jambes, peut-être, mais désillusion ! On était si bien loin de tout, dans la gorge sauvage du Rio Ara, on se refaisait une âme de contrebandier ou de chasseur, content d'avoir son diner dans son sac, de bonnes

semelles, et des rochers creux où s'abriter, car l'orage menace.

Mais voilà ! On est maintenant sur une grande route, magnifiquement tracée, de longs lacets adoucissant les pentes, des parapets interrompus gardant du ravin et laissant passer les eaux torrentielles et les avalanches.

Le nouveau pont franchi, on est dans le Parc National, on remonte la gorge du Rio Ordesa, au flanc des escarpements de sa rive droite, en pleine forêt de pins sylvestres, éventrée par la route neuve. C'est le viol de la terre, les racines pendent aux tranchées, les veines d'eau, ouvertes par le pic et la mine, cherchent leur chemin et inondent la chaussée. Mais au-dessus des forêts on voit s'élançer les magnifiques falaises couleur d'orange qui annoncent les merveilles du plan d'Ordesa.

Le « Parque National del Valle de Ordesa », c'est 12 à 14 kilomètres de la Vallée du Rio Ordesa. Du pont des Navarrais, point d'entrée aval dans la Réserve, jusqu'aux cascades de Soaso, où elle se termine en amont, elle change quatre fois d'aspect en montant de 1.100 mètres à 1.800 mètres environ.

C'est tout d'abord la gorge étroite, boisée de pins sylvestres, longue de 3 à 4 kilomètres, dans laquelle nous sommes entrés au Pont des Navarrais. Puis, la vallée proprement dite d'Ordesa, que j'appellerai le plan d'Ordesa, le Parc Naturel d'Ordesa, ancien lac peut-être, long d'environ 2 kilomètres, large de 100 à 300 ou 400 mètres, seule partie habitable et où l'on a bâti la Casa Olivan et la Casa Vergez. Au-dessus de ce plan, la vallée se resserre, redevient gorge étroite et de plus en plus abrupte, le torrent s'accélère et tombe de 30 mètres à la belle cascade de la Cueva. Pour les gens du pays, c'est seulement au-dessus de cette cascade que l'on est dans la vallée d'Arzas. La partie supérieure du val

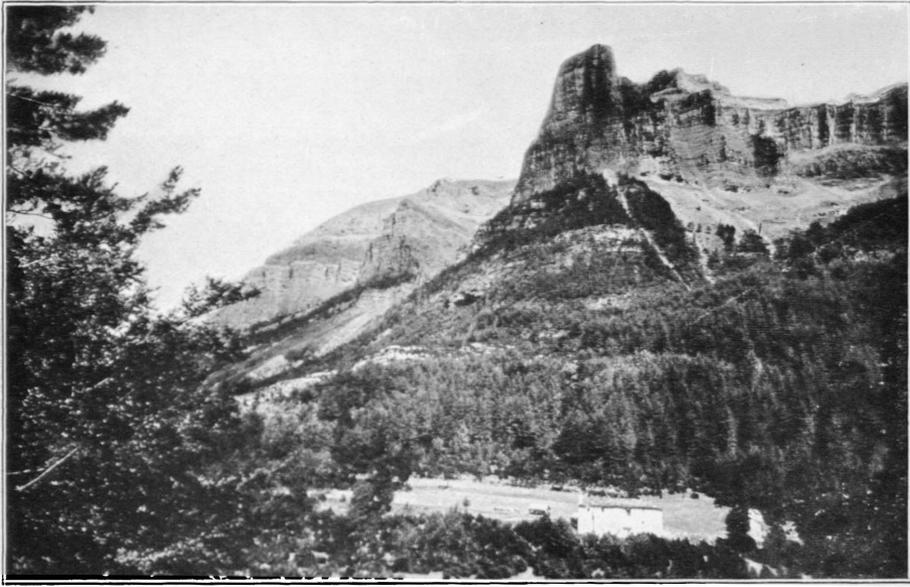


Photo A. Zerkovits, Barcelone.

FIG. 3. — La Casa Olivan (1.300 m.) et le Tozal (tertre ou rocher) del Mallo, 2.233 m., qui forme, du côté aval, le cirque de Salarous.

s'élargit en formant le cirque de Soaso sauvage et dénudé. Au fond du cirque, le torrent, venu du Mont Perdu, tombe

en plusieurs cascades qui marquent la limite du Parc.

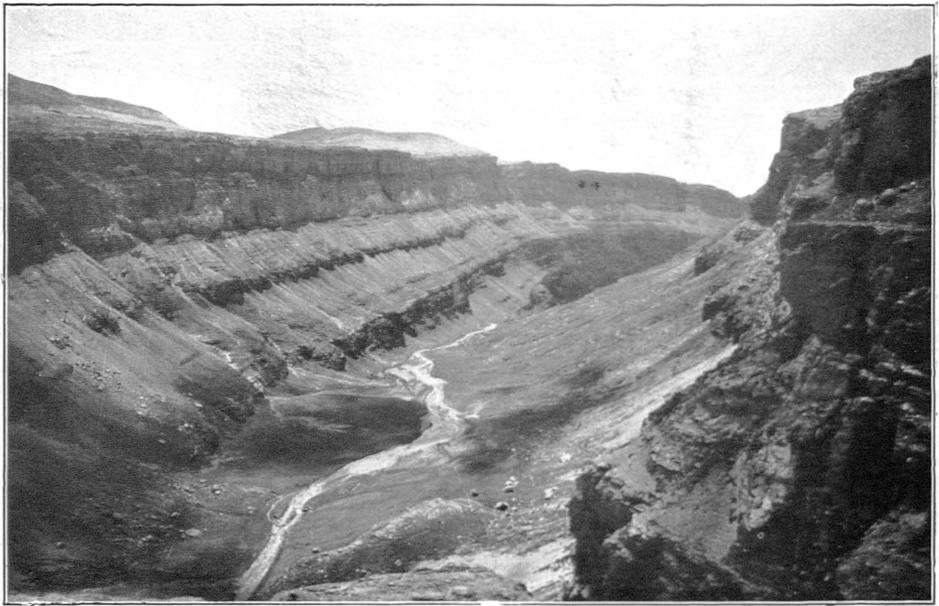
La vallée du Rio Ordesa est une profonde entaille dans le flanc sud de la masse montagneuse, qui, de l'est à l'ouest du Som de Ramond, du Mont Perdu (3.352 mètres) et du Marboré, se prolonge jusqu'au Gabietou (3.031) ne perdant que 320 mètres et restant toujours au-dessus de 3.000 mètres, sur la distance d'environ 12 kilomètres qui sépare les deux montagnes extrêmes.

Dans son trajet à peu près parallèle à cette ligne des crêtes, mais un peu plus sinueux et plus long, le Rio Ordesa, creusant progressivement sa gorge, descend dans le même sens, mais infiniment plus vite. Entré dans le Parc, aux cascades de Soaso, à environ 1.800 mètres il en sort au pont des Navarrais à 1.072 mètres. Il chemine entièrement entre les colonnades et falaises ocreuses du crétacé supérieur adossées aux roches sombres qui édifient le cirque de Gavarnie. La masse interné-



Archives du Club Alpin Français.

FIG. 4. — Isard des Pyrénées (*Rupicapra rupicapra* L.).



*Photo A. Zerhousis, Barcelone.*

FIG. 5. — Le cirque de Soaso, partie amont du Parc National (altitude environ 1.800 m.). La photographie est prise de la région des cascades, limite supérieure du Parc. Le rio Ordesa descend et disparaît au-dessous du bois de Hêtres que l'on voit au fond et à gauche.

diaire n'est épaisse que de 3 ou 4 kilomètres et telle serait la longueur du tunnel à direction nord-sud qui s'ouvrirait, d'une part, dans le cirque français de Gavarnie et, d'autre part, dans le cirque espagnol de Cotatuero.

Taillées dans une masse montagneuse qui va s'inclinant du nord au sud, les falaises nord ou de rive droite du Rio dominant d'une centaine de mètres les falaises sud dont les sépare un évasement de 1.500 mètres, ciel du Val d'Ordesa.

Bouleversées et soulevées en vagues dans la région de Boucharo et de Torla, les strates calcaires, dans toute la longueur du Parc National, ont gardé la direction horizontale et c'est là ce qui crée la beauté sereine et souveraine des falaises taillées dans leur épaisseur. La chute éternelle des eaux les a découpées en colonnes verticales, a creusé les cirques réguliers à gradins étagés

et, dans ces gradins, les « niches » qui semblent attendre des statues.

Devant cette gigantesque ordonnance on rêve d'une intelligence directrice. Les anciens Grecs y auraient vu la main des Dieux et la demeure des Dieux. Le cirque de Salarous eût été le trône de Jupiter, et l'assemblée des Immortels eût siégé dans le cirque de Cotatuero! Et cet Olympe espagnol eût surpassé l'Olympe grec, qui est une montagne de roches cristallines rebelles à toute sculpture. Mais ici quelles formes majestueuses l'érosion n'a-t-elle pas dégagées des calcaires ?

Du sentier qui monte au flanc du cirque de Cotatuero on aperçoit, dans un repli de la montagne, une sorte d'amphithéâtre subdivisé en loges secondaires par de minces cloisons rocheuses. Le front de chacune d'elles dessine une colonne rougeâtre haute d'une centaine de mètres. On croirait voir l'intérieur

d'une gigantesque cathédrale décou-ronnée, éventrée, ruinée, envahie par l'herbe, mais dont les piliers inutiles montent encore vers le ciel. C'est là le sanctuaire du Val d'Ordesa, comme le cirque des Baumes est celui des gorges du Tarn, l'un et l'autre merveilles du style calcaire dans deux couches géologiques bien différentes.

Plus finement ciselées (« Ici, monsieur, les rochers c'est de la dentelle ! » me disait un vieux cantonnier de Peyreleau, poète sans le savoir), mais de moitié moins hautes, les falaises du Tarn donnent parfois une idée de celles d'Ordesa. A des amis qui connaissaient les premières, je pouvais écrire : Doublez le cirque des Baumes et vous aurez une idée de ce que je vois ici. A d'autres qui les ignoraient j'ai pu dire seulement : Ordesa est d'une beauté incomparable. Car, pour eux, je n'avais d'autre terme

de comparaison, que la beauté idéale !

La splendeur classique appartient surtout à la falaise Nord, creusée des deux cirques sublimes de Salarous et de Cotatuero, et dont les roches, couleur d'orange, semblent imprégnées des rayons du soleil. La falaise Sud est comme cabrée, légèrement renversée en arrière, creusée d'une série de cannelures verticales, de cheminées qui dessinent, de profil, des caps superposés, suspendus sur le vide et dont le plus haut est le cap Schrader. Elle est plus froide, plus pâle, plus mystérieuse que la falaise orientée vers le Sud. Des files de sapins noirs courent sur ses corniches, à toutes hauteurs. Mais c'est la falaise des Bouquetins ! Celle d'en face est surtout la demeure des Vautours et des Aigles.

Le Val d'Ordesa est garni de forêts. Le côté du soleil est presque aussi boisé

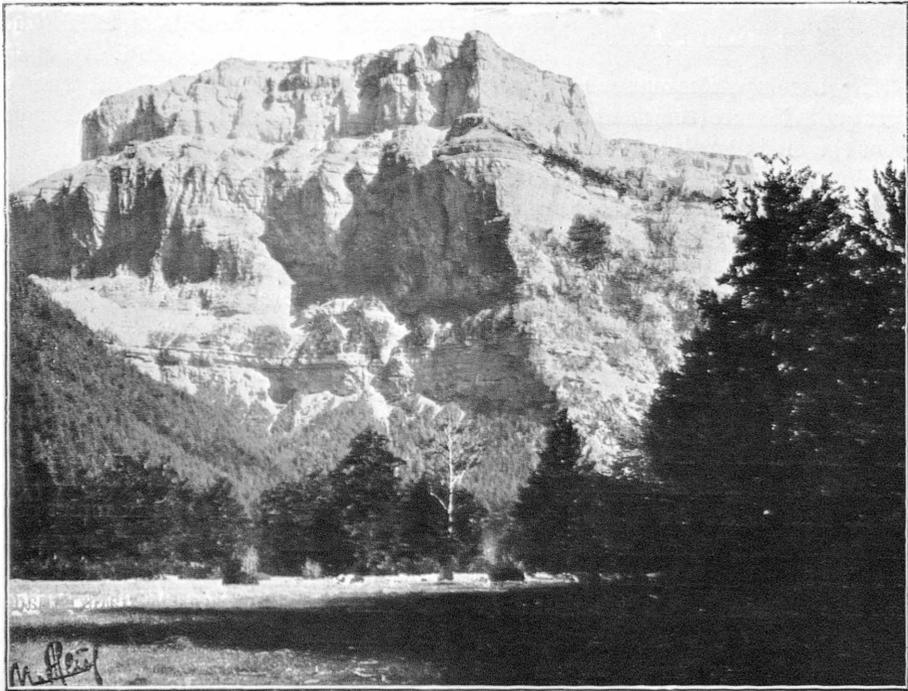


FIG. 5. — La Fraucata (Cotatuero), vue de la Pradera de Ordesa.

que celui de l'ombre. Des bords du torrent au pied des murailles rocheuses règnent d'épais revêtements de pins sylvestres, un peu plus mêlés de hêtres face au nord que face au midi. Partout les buis forment un sous-bois épais.

Le sapin pectiné escalade les falaises et court, en files sombres, sur les plus hautes corniches. Il monte jusqu'aux suprêmes roches, crevassées, foudroyées, où, suivant la chance de ses racines et l'effort des ouragans et des neiges, il vit ou meurt, silhouette grimaçante, noire ou grise, suspendue sur l'abîme.

Le pin à crochets habite quelques coins arides comme, par exemple, les hauteurs du cirque de Cotatuero. Des arbres plus aimables, sorbiers des oiseaux, bouleaux, tilleuls ou frênes, se montrent çà et là parmi les résineux sombres. Dans les solitudes du cirque de Soaso, tout en haut du Parc, le seul arbuste qui persiste est le Nerprun des Alpes.

#### LE PARC NATUREL

S'il y a trois petites maisons à Orades, c'est que la Nature (comment dire autrement ?) a créé dans la gorge abrupte un terrain plat, un fond de lac sans doute, où l'on peut vivre, où il est permis de s'étendre, où l'on marche à plat sans risquer de rouler au fond d'un abîme. De vieux hêtres à feuilles recroquevillées, mais puissants, moussus et pittoresques y sont disséminés sur des pelouses rases. Çà et là un bosquet de hêtres plus grêles et plus frais, donne une ombre épaisse et nourrit une herbe meilleure aux troupeaux. Aux fentes des roches égarées loin des falaises, fleurit la *Raymondia pyrenaïca*. Le torrent coule au niveau du sol, tranquille sur 2 kilomètres de son cours. Tout cela crée un véritable parc naturel, don de la nature aux hommes, lieu de repos au cœur de la Montagne, au bord d'une eau apaisée,

à l'ombre ou au soleil parmi les vieux arbres dispersés. Quand le soleil couchant illumine les forêts et les roches rouges de Cotatuero toute la beauté du Parc National est là, condensée sous vos yeux dans la solitude, la lumière et le bruit léger du torrent qui appuie la profondeur du silence.

En haut des roches étagées comme les cumulus dans un ciel d'orage, les grands Rapaces planent dans la lumière et la chaleur du soir. Des reflets fauves s'allument parfois sur l'aile des vautours. L'aigle beaucoup plus rare est presque toujours assez noir pour que le soleil lui-même n'en puisse tirer un reflet.

Falaises décharnées et rugueuses pendant 2 kilomètres, longs éboulis de pierres grises, pelouses maigres au bord du torrent, le « cirque » de Soaso (qui n'a rien des vrais cirques de Salarous et de Cotatuero) entamé, comme les ravins du Causse Méjan dans des plateaux pierreux et nus, en rappelle les aspects désolés, mais dans une solitude plus profonde, et une aridité plus stérile encore, parce qu'il le dépasse de 1.000 mètres en altitude et que le Mont Perdu n'est pas loin.

Mais c'est le pays des grands Rapaces, amis des roches inaccessibles et des sols dénudés, le domaine des vues perçantes, où toute bête vivante ou morte est aperçue de loin et permet le bilan alimentaire immédiat de la contrée. C'était certainement la région du Gypaète quand Isards et Bouquetins étaient assez nombreux pour le nourrir des déchets de leurs troupeaux.

Si l'on savait s'amuser, c'est à Soaso que l'on conduirait le vieux mulet hors d'usage, dont le cadavre largement ouvert attirerait les oiseaux « aux ailes étendues », comme il est dit dans l'Iliade, les Vautours et aussi les Aigles, et peut-être même le Gypaète erratique et rarissime.

En Espagne, m'a dit un vieux berger



FIG. 7. — Cirque de Salarous, vu des pentes du Cap Schrader.

de mulets, on n'utilise pas les mulets hors d'âge, on les conduit dans un endroit désert et on les tue. C'est pour cela peut-être que l'Espagne est le pays des Vautours.

Quel meilleur endroit que ce fond

écarté du Parc National pour nourrir les Rapaces et quel meilleur usage de cette Réserve zoologique que l'entretien, l'attraction et la multiplication des magnifiques planeurs qui font la gloire de ses murailles inaccessibles ?

Je n'ai jamais vu les grands Rapaces, les Corbeaux et les Corneilles que dans la falaise qui reçoit le soleil du soir. Celle d'en face, qui le soir est dans l'ombre, est la falaise des Bouquetins, animaux rarissimes dont la protection est l'une des raisons d'être de la Réserve d'Ordesa. D'après les gens du pays, leur nombre aurait augmenté dans ces dernières années, si l'on en juge par leurs traces, beaucoup plus nombreuses.

C'est malheureusement tout ce que je puis en dire. Le Bouquetin, de même que le Gypaète, aujourd'hui inconnu à Ordesa, ne se plaît pas dans un monde qui lui refuse trop l'espace solitaire, et tend à disparaître. Les grands fauves, Ours et Loups, ont disparu depuis quarante ans. On « réserve » toujours trop tard.

Mais on a fait la route, la trop belle route qui pénètre au cœur du Parc ! Elle va permettre aux auto-cars d'y déverser des flots de touristes, qui n'iront certainement pas déranger les Bouquetins et les Vautours, mais dans quel état vont-ils mettre le « Parc Naturel » ?

N'aurait-on pu l'arrêter, cette route, au Pont des Navarrais, ce qui n'eût permis l'accès du Parc qu'aux piétons et aux cavaliers ?

Dans le Livre d'Or des Touristes, déposé à la Casa Olivan, j'ai lu la lettre suivante, écrite par un homme qui a sans doute beaucoup voyagé, et que je m'en voudrais de ne pas citer ici :

Parque Nacional del Valle de Ordesa.  
13 août 1934.

« A Monsieur le Directeur des Parcs Nationaux, au sujet du chemin de communication conduisant à la vallée d'Ordesa. »

« Jusqu'à l'entrée de la vallée d'Ordesa cette route est une concession à l'esprit du tourisme moderne, concession inévitable dont il faut reconnaître

l'utilité. La dernière partie de la route, et surtout le dernier kilomètre, qui défigure le magnifique site auprès de la Maison Viu, constitue une déplorable profanation d'un véritable sanctuaire de beauté naturelle. Et rien ne justifie cette profanation, pas même les considérations d'ordre économique, parce que, si de nombreux touristes, de toutes nationalités, viennent en Espagne, c'est justement pour échapper aux inconvénients de l'automobilisme exagéré et de l'atmosphère des grands hôtels au Nord des Pyrénées.

« Pas loin du village japonais Gontemba se dresse un *Tori*, porte symbolique, telle qu'on en trouve à l'entrée des temples japonais. Et nul être humain, pas même le semi-divin empereur, n'a le droit de dépasser ce *Tori* autrement qu'à pied, parce que cette porte symbolique marque l'entrée du chemin qui conduit au Fusi-yama, montagne sacrée, vénérée par tout le peuple japonais.

« Et celui qui arrivera à dresser un *Tori*, bien en arrière de la gracieuse maison Viu pour arrêter les automobilistes et leur dire : jusqu'ici, mais pas plus loin, aura mérité la reconnaissance de tous les amis de la Nature présents et futurs, parce qu'il aura sauvé ce qui existe de plus précieux sur la terre : un site d'une surprenante beauté naturelle. »

Associons-nous à ces vœux ! Mais on ne démolira pas 4 ou 5 kilomètres de route ! Cependant en supprimant les 500 derniers mètres on sauverait au moins les apparences. De la Casa Olivan on ne verrait ni route ni automobile. On arriverait à pied à cette charmante petite maison où M. Ramon Viu reçoit si bien, et après un bon déjeuner devant le cirque de Salarous, on admirerait à son aise le pays perdu où l'on vient si facilement..., mais en laissant les automobiles à la porte !